

Jeux d'enfance

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **66 (1927)**

Heft 50

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-221449>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

cher : sept cent trente-neuf francs quarante-cinq pour la rate ; trois mille neuf cents soixante-dix francs pour l'estomac ; huit mille six cent dix-sept francs vingt par poumon ; quatorze mille pour le foie, de toute première qualité et d'importation américaine, le chirurgien avait eu la gentillesse de le poser pour rien et de ne me demander que douze cents francs pour la dépose du vieux ; vingt-trois mille pour la réfection de l'intestin, une quarantaine de mille pour la révision et la remise en état des autres accessoires, soixante-sept mille pour le cœur.

Muni de ma facture acquittée que je pourrais montrer comme une pièce à conviction à tous ceux qui douteraient de mes exploits, je me félicitais à l'idée que mon opération me fournirait un sujet de conversation peu banal.

Je me réjouissais à la pensée que, pendant tout le reste de ma vie, je pourrais raconter mes impressions : la suffocation aux premières bouffées du chloroforme, l'anesthésie absolue pendant tout le temps que j'avais été sur le billard, le supplice de la faim que j'avais éprouvé par la suite, les infirmières refusant absolument de me donner une côtelette ou un beefsteack, alors même que j'étais disposé à les leur payer à n'importe quel prix.

Quand on a subi une opération, c'est un peu comme lorsqu'on a voyagé, qu'on a été soldat ou que l'on a fait la guerre, on est sûr de ne plus manquer de sujet de conversation.

On n'a qu'à rappeler ses souvenirs, qu'à broder et imaginer.

Naturellement, je voulais raconter mon histoire à la première personne que je rencontrai et qui m'avait dit :

— Vous êtes un peu pâle ! auriez-vous été souffrant ?

Je comprends que j'étais pâle, je n'avais plus une goutte de sang dans les veines. Comme poids, j'avais diminué des trois quarts.

Je croyais l'intéresser par le récit de mes aventures, mais, au premières paroles, elle m'interrompit :

— C'est comme moi, j'ai eu un mal de gorge carabiné.

Et là voilà qui m'énumère les infusions, les gargarismes qu'elle avait dû employer pour se tirer d'affaire.

Vingt fois j'essayai de reprendre mon discours, elle ne m'en laissa pas le temps et tourna les talons quand elle crut m'avoir suffisamment apitoyé sur son sort.

Je pensais me dédommager avec d'autres personnes, mais c'était à chaque fois la même chose.

Aussitôt que j'essayais de parler de mon mal, de mes petites misères, ceux à qui je m'adressais pensaient aux malaises qu'ils avaient éprouvés à une date plus ou moins éloignée et ils s'efforçaient aussitôt de m'attendrir sur une migraine, une indigestion, un rhume de cerveau qui leur suffisait pour essayer de se rendre intéressants.

Jusqu'à présent, il m'a été impossible de parler de mon opération sans déclencher aussitôt, par représailles, des confidences réciproques d'un narrateur intarissable.

Chacun ne s'intéresse qu'à soi-même et s'il ne me restait la ressource d'écrire mes mémoires, ce ne serait vraiment pas la peine de m'être fait opérer.

Ameç.

Avant les obsèques. — Avant de rien acheter, je désirerais savoir ce que je dois porter.

— Oh ! bien simple. Si c'est un parent très proche, le vêtement noir ; si c'est un simple cousin, le brassard de crêpe, et, si ce n'est qu'un ami, la cravate noire.

— En ce cas, donnez-moi simplement des cordons de souliers... Ce n'est que ma belle-mère que j'ai perdue.

La mère des vertus. — Un gueux passe en cour correctionnelle.

Le président lui demande des détails sur son passé. — J'ai cinquante ans, répond l'accusé d'une voix ferme, et je puis me vanter d'avoir, depuis l'âge de vingt ans, consacré presque tout mon temps au travail.

— Où ?

— Dans les prisons.

JEUX D'ENFANCE

SOUS ce titre, le *Conteur* nous a favorisés dernièrement de détails très intéressants et signés « Ave ». Aucun sujet n'aurait pu attirer mieux l'attention des jeunes lecteurs et plus encore celle des vieux, attendu que les choses qu'ils ont connues et pratiquées eux-mêmes dans un passé lointain ont le pouvoir de leur plaire bien mieux que celles d'un avenir qu'ils ne verront pas !

Le « Passé », tel est le mot cher à la vieillesse ! C'est le nom du champ, du domaine qui lui appartient en propre, qui est bien à elle et que personne ne pourrait lui exproprier !

Voilà pourquoi en lisant la description des jeux auxquels « Ave » s'est livré dans son enfance, j'ai fait l'appel de ceux qui, en ce temps merveilleux, m'ont procuré tant de joie : je ne parle que de ma joie, mais c'est de « notre » joie que je dois l'appeler en souvenir des fidèles compagnons, de ces jeux qui, sans en excepter un seul, sont entrés avant moi dans notre champ, notre domaine !

Nos maisons, au pied de la forêt, celle d'oncle Louis et la nôtre étaient voisines : « Les petites Bergères » (parues dans la *Feuille d'avis de Neuchâtel* en 1916), écrites de vieille date ont déjà fait comprendre de qui il s'agissait : nous avions fait, ma cousine et moi, nos premiers pas à la rencontre l'une de l'autre, sur le chemin reliant les deux fermes, dont l'une contenait cinq sœurs n'ayant jamais eu l'ombre d'un frère, et l'autre abritant l'auteur de ces lignes, qui possédait deux frères, plus privilégiée sous ce rapport que ses cousines !

Des huit personnages que nous représentions, deux camps très distincts s'étaient formés : d'un côté nos quatre grandes cousines et notre grand frère ; de l'autre, les deux petites, grandies depuis leur première rencontre et, ayant sous leur protection le frère, plus jeune qu'elles d'un an.

Or, il arriva que le camp des trois petits, avec une persévérance que rien n'eût pu abattre, parvint à faire le tourment, à être l'embûche éternelle du camp des grands !

Ceux-ci avaient-ils fait un projet, fixé l'endroit d'une promenade, à force d'observer et d'écouter, les petits ne manquaient pas de surprendre le secret ! Aussi les grands se voyaient-ils au bout de quelques instants de marche suivis par le trio résolu à ne pas les perdre de vue ; et que, ni flatteries, ni menaces n'eussent pu détourner de sa décision de s'adjoindre à leur camp !

Les aînés, revenant en arrière, exhortaient les petits à rester à la maison, leur promettaient de leur rapporter « quelque chose », leur prédisant que les parents les puniraient s'ils suivaient les grands !

Autant de paroles inutiles ! Et combien de fois, se sentant vaincus, le grand frère et les grandes cousines revenaient à la maison en faisant cette remarque en face de l'inévitable : « Il n'y a rien à faire ! nos amis et amies supposent bien que nos petits monstres s'en sont de nouveau mêlés ! et ils ne tarderont pas à arriver. C'était bien cette solution qu'avaient escomptée le camp des petits qui, se sentant vainqueur, jouissait sans remords de son nouveau succès.

Car, n'était-ce pas la plus parfaite des victoires de savoir qu'ils allaient en toute tranquillité pouvoir suivre partout et pas à pas ces grands qui avaient toujours l'audace de chercher à se débarrasser d'eux comme s'ils n'étaient pas des tout près parents !

Ah ! ils l'avaient bien pensé qu'ils arriveraient à tout voir !

La bande des amis du village ne tardait pas, en effet, à arriver. Le petit camp écoutait sans trouble ni regret le récit de ses méfaits ; et même une joie égale sur les trois visages attestait pleinement le bonheur qu'il allait y avoir à se faufiler, envers et contre tous, dans tous les jeux et dans toutes les danses ; car, chez l'oncle Louis existait un vaste grenier fait exprès, semblait-il, pour servir de salle de danse dans le cas où l'immanquable Kôbi ne serait

pas en promenade avec son voisin, notre Kôbi, à nous.

Si les danses avaient leur temps, les jeux avaient aussi le leur ; et c'était encore ce qui plaisait le mieux aux petits qui se réjouissaient d'avance des déconfitures qu'ils savaient réservées à ceux qui, pour la première fois, se joignaient au camp des grands.

— Il y avait en particulier deux jeux ou plutôt deux pièges réservés aux nouvelles recrues qui faisaient le bonheur sans pareil des trois petits : pour un empire ils n'eussent pas trahi le piège caché sous la chose la plus simple, mais qui, en réalité, était une farce abominable dont jamais ils ne remarquèrent chez personne le moindre repentir !

La première de ces farces ne pouvait s'accomplir que dans une dépendance de notre maison où, à perpétuité, une échelle était appuyée pour permettre d'arriver à un certain galetas où, selon les renseignements reçus du grand camp, les recrues pouvaient contempler un beau nid, renfermant des œufs, couleur écarlate, tout près d'éclore : il s'agissait d'une famille d'oiseaux très rares appelés « pique-talons » ou « quincorias doubles », au choix.

— Oui, appuyait l'un des initiés, ce sont des oiseaux très rares ; et des œufs pareils, on n'en trouve pas ailleurs qu'ici !

La bande, avec recueillement, ainsi que les trois petits, toujours fourrés dans les premiers rangs, regardaient la recrue amie poser son pied sur le premier échelon. « Pourvu qu'il ne redescende pas avant !... » songeaient trois petits cœurs, battant de joie ! Non ! au contraire, l'ami montait et autour de l'échelle se pressaient les deux camps lorsque, soudain, un grand cri retentit et le pauvre amateur d'oiseaux rares, d'un saut quitte l'échelle, croyant qu'un essaim de guêpes assaille ses tibias, alors que les jeunes filles, de vieille date au courant de la chose avaient fourni sous forme d'épingles, les douloureux aiguillons !

L'autre farce ne pouvait se jouer chez nous, car pour cette affaire-là, le camp des grands avait besoin d'une veste cotonne ou milaine ; et jamais nous n'aurions osé toucher aux vestes paternelles. Alors quoi ! il fallait bien prendre l'une des vestes d'oncle Louis ; sa femme, notre bonne tante, ne mettant jamais empêchement à ce qui pouvait nous faire plaisir !

Dans ce cas — toujours à un nouveau venu — les complaisants amis demandaient : aimeraistu peut-être voir le Diable ?

Le Diable ? réfléchissait la recrue ; mais oui, pourquoi pas ? Ce que je sais c'est qu'il trouvera à qui parler s'il essaie de m'entraîner dans sa chaudière !

Alors, chacun de son côté courait, agissait : l'un, en grand secret, allait demander un pot, un grand pot d'eau à notre bonne tante qui ne devinait rien et n'y voyait goutte ; un autre s'enquerrait de quelque vieille veste d'oncle Louis pour un tout petit moment.

En cachette de celui qui, déjà assis sur sa chaise, s'apprête à se mettre en présence de l'être le plus laid et le plus méchant du monde, le pot d'eau est apporté et placé dans un coin, mais prêt à être repris.

En ce même temps les amis étendent la veste sur le visage de celui à qui l'on dit : regarde en haut sans détourner les yeux ; nous plaçons l'entournure de la manche de veste autour de la figure et au bout tu verras un miroir que l'un de nous tiendra ; c'est là que sera le diable : attention !

Tout étant en règle, la recrue ne quitte pas de l'œil le miroir qui bouche le trou de la manche de veste. Autour de la chaise se pressent les spectateurs dont les plus près de la veste sont les trois petits qui, coûte que coûte, chassés ou non veulent être aux premières loges !

La scène qui survient est brève : un cri formidable de surprise ; une déroute ! une fuite !

Au milieu de la chambre et d'une nappe d'eau il n'y a plus que la chaise avec, sur elle, un grand pot vide et les trois inséparables qui, ayant considéré l'ensemble, se prennent par la

main, sautent, crient « you » et sans perdre de temps, courent après les grands pour s'assurer et ne rien perdre de ce qu'ils vont faire.

L'INITIATIVE

L'INITIATIVE est beaucoup plus rare qu'on ne le pense. Quatre-vingt-dix pour cent d'employés sont persuadés qu'ils en possèdent : il y en a bien trois ou quatre qui ne s'abusent pas.

L'initiative n'est pas une faculté, mais la résultante de plusieurs facultés : intelligence, esprit de décision, logique, clairvoyance et observation, le tout assaisonné d'une forte dose de bon sens.

Avoir de l'initiative ne signifie pas exclusivement comprendre à demi-mot. Avoir de l'initiative, c'est accomplir une mission commandée ou seulement suggérée, avec le souci d'assurer la mise au point de tous les détails secondaires inhérents à cette mission, sans que ces détails aient été signalés.

C'est arriver à surmonter ou à contourner des obstacles que celui qui commande n'avait pas prévus ou qu'il avait négligé d'annoncer.

Un industriel de Boston appela un jour son secrétaire et lui tint à peu près ce langage :

— Mon ami, voici une lettre qui doit être remise à M. Sullivan de New-York, avant qu'il ne s'embarque pour l'Europe; or, il doit s'embarquer ce soir sur l'*Alcyon*. Il y va de ma fortune; vous devez absolument arriver à temps. Si M. Sullivan débarque en Europe sans avoir pris connaissance de ma lettre, je suis ruiné. Allez !

Le secrétaire partit pour New-York, mais il arriva trop tard : l'*Alcyon* qui emportait M. Sullivan, avait levé l'ancre depuis deux heures.

Vous croyez peut-être que le secrétaire revint chez son patron pour lui dire. « Eh bien voilà, c'est très embêtant, mais vous serez ruiné. Ce n'est pas ma faute, le bateau était déjà parti. »

Vous n'y êtes pas. Le secrétaire s'enquit d'un canot automobile et promit un fort pourboire au propriétaire. Quatre heures plus tard, en pleine nuit, le canot avait rejoint le transatlantique et le secrétaire fit un boucan tel que le commandant du bord fit stopper.

On hissa notre homme sur le pont et il expliqua froidement au commandant ce qui l'amena.

Le commandant fit « très bien ! » et consulta la liste des passagers. M. Sullivan n'y figurait pas. En vrai Yankee, le commandant déclara : « Je regrette, mais votre client doit être resté sur le plancher des vaches. Au revoir ! »

Le secrétaire redescendit dans son canot et regagna la côte. Il régla le prix et le pourboire promis, après quoi il constata qu'il lui restait deux dollars lesquels servirent à envoyer au patron un télégramme laconique mais rassurant.

Puis, au petit jour, il se rendit à l'adresse de M. Sullivan où on lui déclara qu'en effet ce monsieur était parti pour l'Europe, mais que devant passer par San Francisco pour affaires, il avait pris la veille, le rapide de l'Ouest, comptant arriver en Europe en passant par l'Asie.

Il n'y avait pas de rapide en partance avant le soir, d'autre part, le secrétaire n'avait plus d'argent. Il ne se tint néanmoins pas pour battu. Il se rendit au champ d'aviation et exposa son cas au directeur, demandant un avion afin d'arriver à San Francisco avant l'embarquement de M. Sullivan pour l'Asie. On lui fit crédit.

J'abrège. Qu'il vous suffise de savoir que M. Sullivan fut mis en possession de la fameuse lettre avant d'avoir quitté l'Amérique, que le patron du secrétaire ne fut pas ruiné, qu'il paya sans sourciller, les frais du canot et la note de transport aérien. Après quoi, il dit simplement à son secrétaire : « *All Right* » en lui donnant un « shake hand » à lui démettre la clavicule.

Et il ne fut pas le moins du monde question de récompense.

Car, voyez-vous, c'était du sport.

Mais, un instant, il ne faut pas confondre initiative avec désobéissance, c'est-à-dire faire exactement le contraire de ce que l'on vous a commandé, sous prétexte, que, d'après vous, cela valait mieux. Il ne faut pas, non plus, faire

preuve de trop d'initiative, car l'excès, en tout, est un défaut. N'allez jamais imiter ce valet de chambre à qui son maître avait reproché de ne rien savoir faire de lui-même. Quand le maître disait : « Baptiste, je vais me raser, apportez-moi mon rasoir. » Baptiste apportait le rasoir et rien de plus. Monsieur devait successivement demander son blaireau, puis son savon, puis sa serviette. Lorsque son maître lui eût déclaré qu'un bon serviteur doit savoir comprendre à demi-mot, Baptiste jura de faire mieux à l'avenir.

Et un jour que le maître souffrant, lui avait ordonné d'aller chercher le docteur, Baptiste ne rentra que trois heures plus tard, et dit, tout fier de son « initiative » :

— Monsieur, ça y est ! Je suis allé chez le docteur, puis j'ai été prévenir la famille de Monsieur, le notaire de Monsieur ainsi que Monsieur le Curé. J'ai également été aux Pompes funèbres, j'ai commandé les lettres de faire part et un corbillard de première classe. L'enterrement aura lieu jeudi.

La Patrie Suisse. — Un beau portrait d'Alexandre Yersin, bourgeois de Rougemont et enfant de Morges, l'inventeur du vaccin contre la peste, ouvre le No 916 du 30 novembre de la « Patrie Suisse ». Le même numéro nous apporte la figure de Walter Reinhardt, chef d'orchestre, les participants au Cinquantenaire d'« E-tude », les conseils et comités de la Fête des Vignerons, celui des chasseurs ayant abattu des sangliers près du Bouveret. Le tout représentant une centaine de figures. Ce sont encore la belle piste de bobs de Villars sur Bex, l'église de la Madeleine à Genève, la reproduction d'œuvres caractéristiques du peintre Gustave Jeanneret, des vues de Genève d'autrefois, la page humoristique d'Evert van Muyden et la page de modes.

VU QUELQUE PART...

ES deux-là, il y avait un moment déjà, que je les regardais. Et j'avais ri bien souvent des propos savoureux qu'ils échangeaient aussi librement que s'ils eussent été seuls dans cette salle enfumée et basse d'auberge montagnarde. Deux gars de l'endroit, au visage hardi et rieur, à la fois ; et aux gestes lents et rares.

Il y en avait un surtout — le plus grand — qui ne tarissait pas de bons mots et de plaisanteries que l'autre ponctuait d'un grand rire clair et large. Et moi dans mon coin, je riais après lui, sans contrainte, parce que vraiment je n'aurais pu faire autrement.

— Tu ne sais pas — disait le grand — ce qui est arrivé à ce tonnerre de Justin ?... Figure-toi que l'autre dimanche, il descend à la ville en promettant à sa femme d'être rentré pour dix heures. Tu connais Justin ; ça ne boit pas plus qu'un autre. Pas moins, non plus. Mais quand l'occasion se présente, dame !... Ma foi, à dix heures, mon Justin, loin d'être rentré, chantait dans les rues. Tant et si bien que quand il poussa sa porte, il était tout près de minuit.

« Non de sort, qu'il se dit, va falloir se veiller ; si l'Emma ne dort pas, je suis « cuit ». Il enlève ses souliers, entre... ; rien ! Et voilà-t-il pas qu'une idée lui vient en voyant le berceau de son dernier : « Je m'en vais bercer le gosse. Comme ça, si l'Emma se réveille avant que je sois déshabillé, je dirai que je me suis levé parce qu'il criait. » Juste au moment où il croyait qu'il était « bon » voilà que sa femme se réveille : « Qu'est-ce que tu fais là ? » — « Je me suis levé pour bercer le petit ; il criait !... » Alors l'Emma lui lance un coussin à la tête : « Menteur, il dort avec moi !... »

L'homme a dit tout cela avec l'accent chantant et lourd des gens de par ici. L'autre, les mains sur les cuisses, se tord. Puis, voyant que je ris, penché vers moi : « Vous qui écrivez « su l'journal » vous en devriez bien en mettre comme ça, de temps en temps ; ça vaudrait tout aussi bien que vos trucs de la Société des Nations !... »

F. G.

CHINOISERIES

EN paysan, qui avait perdu un procès, reprochait à son avocat d'avoir mal défendu sa cause.

— Je me suis mépris sur vos capacités, lui disait-il avec amertume.

— Je m'élève contre vos accusations idiotes, répondit le juriste vexé, car j'ai mes diplômes !

— S'il n'y a que ça, c'est peu, répliqua l'homme des champs ; nous avons le taureau du syndicat qui en a eu trois et ce n'est pourtant qu'un bœuf !

Sonnino raconte volontiers avec son humour méridional ses souvenirs de Calabre.

Lorsqu'il était en garnison à Reggio (chez nous en Angleterre, comme il a coutume de dire !) il fut témoin, à ce qu'il paraît, d'une scène qui ne manquait pas de piquant dans la boutique d'un figaro de cette ville.

Un Anglais flegmatique se fait raser tout en remarquant avec une stupéfaction qu'il a peine à dissimuler, la façon plus que curieuse avec laquelle procède le barbier.

En effet, le galant personnage crache consciencieusement sur la poudre de savon qu'il fait mousser d'un coup de pinceau dégagé.

Economie ?

Manque d'eau ?

Mystère.

Le sujet britannique ouvre de grands yeux, mais conserve son visage impassible sous l'ignoble caresse du blaireau. Le rasoir qu'une main preste agite autour de sa tête avec une « furia » inquiétante semble lui inspirer un respect salutaire.

L'opération est terminée.

L'Anglais paie et, au moment de s'éloigner, il pose une question :

— O dites-moi, mister perruquier, pourquoi vô saliver ainsi le savon ?

— C'est seulement avec messieurs les étrangers que nous procédons de la sorte, répond l'autre : avec les gens du pays, nous n'y mettons pas tant de façons !

... !

A. Mex.

Théâtre Lumen. — Au programme de cette semaine *La Tentatrice*, d'après le roman de V. Blasco Ibañez, interprété par la célèbre artiste et beauté danoise Greta Garbo, Antonio Moreno et Lionel Barrymore, réalisé par Fred Niblo, l'heureux réalisateur également de « Ben Hur » qui passera prochainement au Lumen. *La Tentatrice* attirera et impressionnera beaucoup de monde. Tous les jours, matinée à 3 h., soirée à 8 h. 30. Dimanche 11 : 2 matinées à 2 h. 30 et 4 h. 30.

Pour la rédaction : J. MONNET

J. BRON, édité.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

M. Steiger & Cie
Lausanne 20 Rue l'françois
TOUT
pour la décoration du HOME

S. Geismar Chapellerie. Chemiserie.
Confection pour ouvriers.
Bonneterie. Casquettes.
Place du Tunnel 2 et 3. LAUSANNE

LAITERIE DE ST-LAURENT Rue St-Laurent 27
Spécialité : Beurre, œufs du jour, Fromages de 1er choix.
Mayakosse et Maya Santé, Tommes.
J. Barraud-Courvoisier

VERMOUTH CINZANO
Un Vermouth, c'est quelconque,
un Cinzano c'est bien plus sûr.
P. POUILLON, agent général, LAUSANNE

Demandez un
Centherbes Crespi
l'apéritif par excellence.